

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 10

Artikel: Féministe : [suite]
Autor: Féal, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fr. 1.50 : « Va, trouve des foyers accueillants et portes-y la joie ; déride les vieux, égaie les jeunes, amuse, réconforte, élève... nous ne demandons de toi rien de plus »

Gustave BAUDIN.

Une bonne affaire. — *Jeannot à Sami* : Si je pouvais faire l'opération à laquelle je pense, je ferais un beau bénéfice !

Sami à Jeannot : Qu'est-ce qui l'empêche de la faire ? S'il le faut, je te cautionnerai.

Jeannot à Sami : Merci. C'est inutile. Je serais seulement curieux de savoir combien je toucherais quand j'achèterais le syndic de X. *pour ce qu'il vaut* et que je le revendrais *pour ce qu'il s'estime* !

Début final. — M^{lle} Z., sortant de la salle de spectacle où s'est déroulée la série des productions d'une société locale :

— C'était charmant, mais dommage que les acteurs ont mal débuté pour finir !

UN CENTENAIRE INGAMBE

Le 7 décembre 1836, on célébra, à Founex, l'anniversaire de M. F. Magnin, qui entra dans sa 101^e année. « M. Magnin, lisons-nous dans les journaux de l'époque, quoique grand, se tient parfaitement droit ; il marche sans bâton et peut lire sans lunettes assez facilement ; il est toujours au courant des affaires politiques et se garderait bien de manquer un numéro de gazette. Lors des dernières élections au Grand Conseil, il s'est rendu à Coppet et a suivi les trois tours de scrutin qui ont eu lieu ; il a écrit son vote lui-même, sans lunettes ; les élections terminées, il est allé prendre part, comme les autres, à un dîner où étaient réunis une portion des électeurs. Il ne manque pas non plus de se rendre aux élections et assemblées communales. Ceci, par parenthèse, devrait bien servir d'exemple à tant de mauvais citoyens qui oublient ce qu'ils doivent à la patrie. »

Veut-on savoir comment fut fêté cet anniversaire :

« Les hommes sous les armes, ainsi que les vétérans, ont endossé l'habit militaire, et, commandés par un officier d'artillerie, se sont rendus, tambour battant, devant la maison du centenaire. On fait halte et un feu de peloton accompagné de décharges de boîte annonce l'arrivée de la troupe. M. Magnin paraît et s'avance

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

FÉMINISTE

PAR PIERRE FÉAL

Mais voici qu'un jour à souper tout d'un coup il se tourne vers Hortense et lui demande d'une voix formidable :

« — Voulez-vous du sel, mademoiselle ? »

Tout le monde reste bouche bée, même Hortense, qui finit pourtant par répondre :

« — Oui, monsieur, s'il vous plaît. »

Et après le souper toutes ces dames de dire :

« — Il est timide, ce pauvre homme, beaucoup de gens célèbres sont timides ; à présent il va causer, devenir très aimable.

« — Et nous pouvions parler de géologie », ajouta miss Haliburton qui exultait.

Ah bien oui aimable ! poursuivait la petite d'Anivier en allumant une nouvelle cigarette et en imprimant un mouvement plus vif, un petit mouvement rageur à son fauteuil à bascule. Aimable pour Hortense, mais pour personne d'autre, car figure-

seul, le chapeau à la main : « Adieu, mes amis, dit-il avec émotion, je suis bien sensible à votre attention ; je vous en témoigne toute ma reconnaissance. »

La troupe fait une décharge au-dessus de sa tête sans lui causer seulement un tressaillement. Une collation est offerte et présentée par ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, et il boit à la santé de ses braves concitoyens. La troupe fit encore de nombreuses décharges et, après être rentré un moment, le vieillard revint pour remercier et pour se réunir à ses nombreux descendants et à ses vieux amis qu'il avait réunis pour dîner avec lui ce jour-là.

« En se retirant, et sans doute pour montrer sa vigueur, il fit deux petits sauts qui, sans être précisément gracieux, montraient qu'il a encore de la force dans les muscles. »

Ce n'est qu'en marchant. — Un médecin de Lausanne rencontre la petite fille d'un de ses clients.

— Eh bien, lui demande-t-il, comment se porte ton grand-papa ?

— Pas très bien : il boite beaucoup.

— Toujours ?

— Oh ! non, monsieur, seulement quand il marche.

Pas nécessaire. — La maîtresse de la maison à la nouvelle bonne :

— Voici la salle de bains, vous pourrez vous baigner toutes les semaines.

— Toutes les semaines ! Mais, madame, je ne suis plus un bébé.

Signalement. — Extrait d'un vieux signalement :

... Cheveux : absents. — Front : sournois. — Nez : ordinaire. — Signe particulier : ressemble à son père...

LE BOUÈBE

DE VUFFLENS-LE-CHATEAU

Un écrivain de la Suisse allemande, M. Auguste Steinmann, conte agréablement, dans les *St. Galler Blätter*, les impressions qu'il a remportées d'un voyage par monts et vaux, entre Morges et le pied du Jura. Nous détachons de sa narration le croquis qu'il fait d'un enfant de Vufflens-le-Château :

Avez-vous déjà rencontré un vrai garçonnet de la campagne vaudoise ? Voyez un peu ce jeune gars, sous le cintre d'une porte

toi que tout d'un coup, depuis ce soir-là, il s'est mis à lui faire la cour, mais la cour pour de bon ; il lui parlait à table, tout le temps, rien qu'à elle. Oh ! il ne lui disait rien d'intéressant, des banalités ; moi ça m'aurait fait rager si un homme n'avait rien trouvé de plus intéressant à me dire. Elle ne répondait pas grand-chose, elle souriait seulement d'un petit sourire moqueur, et ce grand nigaud de Barbaroux ne s'en apercevait pas. Et puis il fallait voir ces dames ! elles étaient jalouses, jalouses ! elles ne faisaient plus toilette pour venir à table, miss Haliburton avait endossé un vieux jersey tout rapiécé, une horreur !

Il ne travaillait plus l'après-midi... à cause de la chaleur, et il venait nous ennuyer au jardin ; il rôdait autour de nous, marchait sur le peloton de ma tante, se prenait les pieds dans sa laine, ou bien il restait planté devant nous, le dos à un arbre, à ne rien dire, excepté de temps en temps un mot à Hortense. Il admirait son ouvrage ; ça avait un petit air assyrien ces chimères qu'elle brodait ; il aimait beaucoup les femmes qui travaillaient de leurs doigts, ça lui rappelait les châtelaines du moyen âge. Moi, il ne me regardait pas, c'était comme si je n'avais pas existé.

Hortense ne disait toujours rien et souriait toujours, seulement elle n'écrivait plus ; un jour que je lui avais demandé :

« — Et ton article sur le docteur, l'as-tu envoyé aux *Femmes libres* ? »

d'étable. Combien peu il ressemble à nos petits paysans de l'est de la Suisse ! Son vieux couvre-chef de paille, délavé par les intempéries et qu'il hérita apparemment de son père, est campé très en arrière, sur une chevelure noire et lisse. Notre bouèbe porte une longue blouse bleue, négligemment serrée sur les hanches par une ceinture de cuir, et une culotte reprise en maint endroit, mais si proprement qu'on n'en distingue pas les coutures. Ses pieds plongent dans d'énormes sabots, qui font un amusant clic-clac dès qu'il les met en mouvement. Si j'ajoute que des yeux bruns, au regard franc, brillent dans un visage fortement hâlé, à l'expression grave, vous direz vous-même : « Ce n'est pas là un bovaïron des alpages du Sântis, mais c'est tout de même dans son genre une individualité. »

« Les petits Vaudois, c'est une justice à leur rendre, se montrent toujours polis envers les étrangers. Ils ne saluent pas leur passage de ce vilain ricanement qui est malheureusement si commun chez les jeunes gens de la Suisse orientale. Sans doute, ils éprouvent quelque peine à soulever leur chapeau ; il semble même que leurs mains s'enfoncent encore plus profondément dans leurs poches ; mais ils vous disent si gentiment « bonjour, monsieur, bonjour, madame », que, tout « tête carrée » que l'on est, on leur répond de bon cœur : *Grüetzi wohl, Buebli !* » (Bien le bonjour, mon petit).

SIGNEULON, SÈ TSEVAU

ET SÈ BOSSATON

PORQUE s'appelâve-le Signeulon clli Signeulon ? On mè traîra lo fêdzo que saré pas foto de vo lo dere. S'appelâve Signeulon quemet lài ein a que sè diant Tesluz, Tout-rond, Fresf, et bin daï z'auto. Tot cein que pu vo dere, lè que l'étâi bin batzi, cà po segnoula l'étâi segnoula et principalement quand l'avéi quauqu' quartette derrâi lè tètè. Demorâve pè Lavaux, on bocon de la part d'amon, iô lè dzein l'ant ti lè bounheu, por cein que fant lè vegnon-lan, lè payisan. Le gardâve dou tsevu et lè croûte leingue preteindant que lau baillive a medzi rein que lè demeindeze de coumenion. Dein ti lè casse, l'aveina la mësourâve avoué on covâ, la maïti po dou repé. Assebin sè pique l'étant asse chet que daï z'etalle, on arâi djurâ que l'avant avalâ on bosset et que lè coûte fant cerclio.

On coup Signeulon l'avâi z'u la vesita d'on certain Renevî de pè Gollion que l'avâi z'u cogniu

Non, elle ne l'avait pas encore envoyé, il fallait y changer quelque chose de très important.

Enfin, un après-midi, voilà que Barbaroux lui demande si elle veut aller se promener avec lui ; elle accepte, moi aussi j'accepte, lors même qu'il m'avait rien dit ; et nous voilà partis les trois dans un petit chemin entre des plantations de choux ; jamais ils ne m'avaient paru si verts, ni si ronds que ce jour-là ; nous marchions à la queue leu leu, le long du sentier, Hortense d'abord, puis moi, puis Barbaroux. Il faisait chaud, chaud, personne ne parlait. Tout d'un coup l'idée me vient que ça serait très amusant d'entendre Hortense se disputer avec le docteur, et je dis :

« — Monsieur Barbaroux, qu'est-ce que vous pensez des femmes ? »

Alors Barbaroux s'arrête, caresse sa moustache : « — Ce serait un peu long, mesdemoiselles, dit-il et surtout difficile de vous faire comprendre ce que je pense de cet être inférieur, fragile et charmant qu'on nomme la femme. C'est un sujet que j'ai étudié à fond, et je puis me vanter, ajouta cet animal, me flatter de les connaître, de sonder jus qu'aux replis les plus secrets de leurs âmes. »

Je fais :

« — Oh par exemple ! »

Et je regarde Hortense qui ne disait rien et considérait une mouche en train de se promener dans le fond de son parasol.

« — Mais voici mon idéal de la femme », continu-

ào militèro. L'étai venu vers li ein alieint veindre dâi truffie pè clli velâdzo que vo dio. Mon Signeulon, quand l'a z'u saluâ, lâi dit deinsè :

— Dis vâi, Renevî, no vein bâiro on verro â ma cava !

— N'è pas de refus, que lâi dit Renevî. Pè Gollion, on bâille assebin on verro â z'ami.

Bon ! a-te que noutrè douz'hommes que modant pè la cava que l'ire dau même côté que l'ètrabllie âi tsebau. Ein passeint pè clli l'ètrabllie, Renevî vouëtive clliau dou ruke, chet quemet dâi ran de fascene dau Tunnet (dâi tsebau de lotta, vo dio), tot cadiquo, écouessi, reindu, bons por allâ queri la mort âi retse câ l'arant met dau teimps. Et ie se peinsâve adan :

— Tot parâi, clli Signeulon, dusse pas lire tant fiè de promenâ pè lo payî on applliâ dinse. Mè rondzâi que voudrî allâ avoué.

L'arrevant adan â la cava, iô lâi avâi prau bossaton, mâ mè de vouido que de plliein. Cein fasâi quasû pedi, de lè vère ti clliau bossât que faillâi coti pè derrâ po lè relèvâ on bocon po pouâi terè oncora on verro âo dou. L'ire onna misère, on arai de que la guierra lâi avâi passâ. Renevî vouëtive cein, lè pâodzo dein sè duve catsette de gilet dèso sa roulière sein rein dere.

— A quie peinsè-to ? que lâi dit Signeulon.

— Ma fâi ! que repond dinse Renevî, mè rondzâ se n'amerè pas mî que sâi tè tsebau que lèveyant lo cul na pas tè bossaton ! Cul por cul !

MARC A LOUIS.

H. et V. — Signalons à l'attention de nos lecteurs le Catalogue-Agenda pour 1908 de l'Agence de publicité Haasenstien et Vogler que cette maison offre gratuitement à ses nombreux clients. La distribution pratique de cet ouvrage, l'abondance de ses renseignements, le classent au premier rang parmi les publications similaires ; il sera certainement apprécié par toute personne s'intéressant à la publicité.

Tout est sujet d'inspiration. Un de nos lecteurs nous envoie les vers suivants, composés, sans doute, en guise de consolation du retour intempestif de l'hiver, au moment où l'on croyait qu'il avait bouclé sa valise.

REBUSE

Vous prétendiez l'hiver fini ?
Que nenni.
Bien vite elle vous désabuse
La rebuse.
Voici le mois de février :
Oui, riez !

le docteur qui s'était remis à marcher.

Nous devons avoir l'air bête, bête, à cheminer ainsi l'un derrière l'autre. Moi, j'avais envie de chanter :

Quand trois poules vont aux champs,
La première va devant, etc.

M. Barbaroux, lui, ne s'inquiétait pas de quoi nous avions l'air ; il disait :

« — La femme doit être pieuse, modeste et bonne, elle doit se lever tôt, se coucher tard ; comme la femme dont parle Salomon, elle doit filer le lin et la laine, parler peu, se vêtir avec modestie. »

Hortense était couverte de rubans et de dentelles qui volaient de tous côtés. Mais le docteur allait toujours.

« — Elle ne doit voir que son mari, n'avoir d'autres pensées que les siennes, ne... »

C'était trop fort, j'étais furieuse, tu comprends, et Hortense qui ne disait rien, toujours rien.

Alors, je lui fais :

« — Allons donc, Hortense, tu ne protestes pas, toi, la présidente... ? »

« — Non, balbutie Hortense, il fait trop chaud ici, j'ai mal à la tête, rentrons. »

Une fois rentrées, je lui fais des reproches.

« Tu es une belle présidente, vraiment ; je le dirai à ces demoiselles : laisser cet imbécile débiter toutes ces horreurs sans protester, c'est honteux, honteux ! »

Car, enfin, la neige est venue
Mi-fondue.

L'on ne voit partout que des gens
Pataugeant,

Et qui, en glissant, ont la moue
Dans la boue.

Chacun avance prudemment,
Posément,

Craignant, redoutant la culbute
Ou la chute.

Les gamins s'en vont gambadant,
Attendant

Que passe une ou deux demoiselles,
Car, pour elles

Ils ont, ces matins, préparé,
Bien serré

Quelques boules de neige fraîche ;
Mais n'empêche

Qu'au hasard ils les lanceront,
Puis courront

Gaîment, s'en allant au collège,
Sous la neige.

— A un ami, l'on dit : « Quel temps ! »
— « Dégoutant ! »

— Nos bons ronds-de-cuir impassibles,
Infaillibles,

S'éloignent, pensant qu'il fait beau
Au bureau.

— La saison des beaux jours est proche
Et s'approche

A grands pas. Et l'on va bravant
Par le vent,

Sous un énorme parapluie,
Neige et pluie.

25 février 1908.

LUZE DU VALBERT.

Passé-temps de quinzaine.

La réponse au problème du 22 février est :
10 heures du matin.

Nous avons reçu 14 réponses justes. La prime est échue à M. Clément Monnet, à Pertit sur Montreux.

Charade.

Respectant la voix éternelle,
L'une dans ses fureurs s'arrête, se soumet.
A l'aspect d'une sentinelle,
Le fusil sur l'épaule et droite comme un piquet,
Aisément l'autre se devine,
En raisonnant sur ce qu'il fait.
Le sage, à chaque pas, sur la ronde machine,
Voit le tout, admire et se tait.

Prime : « Les Orientales », de Victor Hugo, un volume relié toile, tranche dorée.
Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

« — Je n'aurais pas changé ses opinions, vois-tu. Ça n'aurait pas été obligeant de me quereller avec lui. »

Ah ! bien oui, elle y songeait à se quereller avec lui !

Le lendemain, elle arrive dans la chambre où j'étais avec Mme Caron.

« — Ma tante ! ma tante ! il m'a demandée en mariage, le docteur Barbaroux, pensez donc, le docteur Barbaroux ; il dit qu'il m'aime passionnément ; que je le fais toujours penser à Nausicaa et qu'il n'y a point de femme qu'il trouve aussi poétique que Nausicaa. »

Je dis :

« — Oui, parce qu'elle lavait elle-même les habits de son papa et ceux de ses frères. »

« — Tais-toi, petite sotte », fait ma tante.

« — Il dit, continue Hortense, qu'il est sûr qu'elle avait les cheveux de la même nuance que les miens ; qu'il avait toujours pensé qu'il n'épouserait qu'une femme grande et brune, mais à présent il sait bien que ce sont les femmes rousses les plus jolies de toutes. Et moi aussi je l'aime, il est si bon, si plein d'esprit, sanglota Hortense, et dire... que je n'ose pas l'épouser. »

« — Et pourquoi ! » demanda ma tante Caron tout effarée.

« — Parce que... je suis... présidente des Femmes... libres et que j'ai juré... de ne pas me marier avec un homme qui n'aurait pas mes idées... les

Pour la matinée de demain dimanche, le Théâtre annonce les *Deux orphelins*, un drame trop connu et trop goûté pour qu'il soit besoin de le recommander encore.

On en peut dire autant du spectacle du soir. En effet, *L'Arlésienne*, de Alphonse Daudet, avec la musique de Bizet, ne fut jamais donnée devant des banquettes, surtout quand elle est montée avec le soin qu'y a voué M. Bonarel. Chœur mixte et orchestre dirigés par M. Birnbaum.

— *Vive le papa Garçon !* tel est l'exclamation que l'on entendra ce soir au Kursaal. C'est, en effet, la soirée au bénéfice de ce sympathique artiste, qui a le rire et la gaieté pour compagnons fidèles, et que les ans, si cruels à d'autres, semblent avoir oublié. Dans son rôle de la « tante Marceline » de la revue actuelle, le papa Garçon est incomparable. Il aura foule ce soir à son rendez-vous. Et c'est le moment de rappeler que demain, dimanche, seront données, en matinée et soirée, les deux dernières de la revue *Faut pas s'y fier !* qui tient le record du nombre des représentations : 46, pas une de moins.

Demain soir, dimanche, à 8 heures, au Théâtre du peuple, grand spectacle populaire : *Roulbosse, le saltimbanque*, pièce montée avec le plus grand soin : mise en scène originale, nombreuse figuration, clowns, musiciens, acrobates, etc. — Que l'on profite, le Théâtre du peuple va terminer sa saison.

— Samedi prochain, 14 mars, à 8 $\frac{1}{2}$ heures, au Casino-Théâtre, XXI^e soirée annuelle de l'*Harmonie lausannoise*. Comme toujours, le programme est aussi intéressant que varié. Citons, à côté des morceaux interprétés par l'excellent corps de musique, des *Variations hongroises*, d'Egghard, pour piston (M. P. Jaquillard), et les *Airs variés* de Vieuxtemps, pour violon (A. Bodsom) avec accompagnement de piano ; enfin, une opérette d'Offenbach, *Apothicaire et Perruquier*. Dès 11 heures, bal.

Le salut des rhumatisants.

Voici un baume contre les rhumatismes, qui fut expérimenté plus d'une fois avec succès, dit-on.

On prend : 30 grammes de savon animal, 125 gr. d'alcool, 45 gr. de camphre, 30 gr. d'éther acétique.

On réunit ces substances dans un récipient, bouteille ou autre, non bouché, qu'on place dans le bain-marie à une chaleur douce. Quand les substances sont fondues, on filtre à travers un papier le mélange encore tiède, et on le met dans des flacons bien bouchés. Ce baume est ensuite étendu sur les parties malades.

idées que j'avais... c'est-à-dire maintenant... je n'en ai plus d'idées... je l'aime tellement ! »

Ma tante Caron alors a fait un geste admirable, un geste de reine de tragédie.

« — Ne t'inquiète pas de ça, mon ange, j'arrangerai tout, tu n'as pas besoin de lui parler des Femmes libres d'ailleurs. Puisque tu l'aimes, il faut l'accepter, c'est un excellent parti, je me suis informée. Et quant à toi, Andrée, si tu as le malheur de lui parler des Femmes libres à M. Barbaroux, prends garde à toi. »

Et voilà l'histoire, fit la petite d'Anivier en jetant sa cigarette. Allons, vieas, nous allons boire un petit verre de chartreuse et nous coucher.

Le docteur Barbaroux est le plus heureux des hommes, il sent qu'il a trouvé la femme de ses rêves, la femme forte des proverbes de Salomon, celle qui file le lin et la laine et dont la lampe ne s'éteint point.

Mme Barbaroux elle aussi est la plus heureuse des femmes ; elle se lève tard, va dans le monde, met des robes de soie et beaucoup de bijoux.

FIN

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.